

Les jambes de Jeanne

Si Jeanne fit à son arrivée tourner les têtes plus que toute autre femme, celle de Vincent tourna encore davantage, secrètement. Bien qu'elle s'habillât très élégamment, il s'intéressait peu à sa tenue vestimentaire. Vincent devint immédiatement admirateur muet du corps de Jeanne et tout particulièrement de ses jambes. Jeanne avait des jambes prodigieuses devant lesquelles Vincent tomba en extase. Il éprouva le besoin de la voir des dizaines de fois pour découvrir toute la splendeur de la courbe extraordinaire qui partait du bas de son pied nu, s'arrondissait au talon, virait doucement mais fermement au mollet, se perdait dans le creux du genou, réapparaissait plus longue sous la cuisse et atteignait admirablement la base des fesses qui, harmonieusement mais distinctement, annonçaient d'autres continents anatomiques fabuleux. Il admira tout autant la droiture et l'assurance du tibia, la rondeur du genou, la puissante grâce des cuisses. Le tout, les lignes, les mollets, les genoux, les cuisses formaient des jambes aux proportions fantastiques. Vincent fut séduit encore par le duvet et la soie de la peau nue de ses jambes, sa couleur rose, brune, blanche. Tout dans les jambes de Jeanne était parfait. Vincent fut persuadé devant ce spectacle vivant que si Jeanne avait voulu exposer ses jambes au Louvre, le prestigieux musée lui aurait trouvé une place ; que les plus grands artistes de la Renaissance et de l'Antiquité n'avaient pas trouvé de modèle plus inouï pour préparer leurs chefs-d'œuvre. Jeanne n'était pas une jolie femme, c'était une allé-

gorie des jambes de la femme. Vincent est encore persuadé aujourd'hui que jamais les mille lignes sensationnelles de ses jambes vues sous tous les points de vue ne pourront être reproduites par une intelligence artificielle.

À chaque fois que Jeanne passait dans son champ de vision, la mobilisation intense de ses yeux paralysait son corps et le brûlait de l'intérieur. Pour calmer cette ardeur, il ressentit le besoin impérieux de voir plus loin les cuisses de Jeanne, qui se dévoilaient insuffisamment sous sa jupe lorsqu'elle se tenait debout. Il lui fallait contempler le tableau de ses jambes dans leur intégralité, avoir toute la visibilité sur la beauté ultime des jambes de Jeanne. Il s'accorda donc le temps nécessaire pour l'observer dans différentes situations ; assise à la cantine et assise en réunion plénière ; vêtue d'une jupe longue, d'une jupe moyenne et d'une jupe courte ; assise au bord d'une chaise et au fond d'un fauteuil. Il l'observa avec minutie et avec la plus grande discrétion possible. Il trouva toujours un poste d'observation sensuelle à une distance médiane stratégique de Jeanne, de façon à pouvoir concentrer son regard sur l'intégralité de ses jambes. Enfin, il put admirer le bouquet final de toutes les lignes de ses cuisses après avoir attendu patiemment une longue réunion à laquelle ils assistèrent tous les deux, trois heures durant. Il avait laissé un collègue se placer entre lui et elle, s'était reculé pour améliorer la discrétion de son point d'observation, avait rectifié sa trajectoire oculaire et

Les jambes de Jeanne

n'avait plus bougé. Il vit les cuisses de Jeanne ceintes par sa jupe rouge courte sur les côtés et sur le dessus ; tantôt aplaties sur l'assise du fauteuil ; tantôt pendues lorsque les pieds allaient se poser sur la base du siège ; tantôt arquées entre le genou et le bord du siège quand elle s'approchait de la table ronde ; tantôt croisées ; tantôt jointes et droites. Il les vit dans toute leur plasticité, sous toutes leurs formes et toutes leurs courbes, sous tous les angles, comme il l'avait souhaité. Son émerveillement ne trouva ni défaut, ni limite. Il atteignit alors la plénitude d'un plaisir sans partage et sans fin, avec la vision de cette femme assise tout le temps, en jupe, les cuisses découvertes. Et il avait eu la confirmation que toutes les lignes obliques ou courbes de ses jambes étaient également parfaites. Ses yeux n'obéissaient plus à rien d'autre qu'à la fixation des jambes de Jeanne. Ils étaient immobiles, figés. Toutes ses régions cérébrales criaient en vain au scandale et au risque d'être prises en flagrant délit de léthargie pendant les horaires de travail.

Systematiquement quand Vincent rencontrait Jeanne, il la regardait par politesse, pour la saluer, puis très vite, irrésistiblement, sans bouger sa tête, il se détachait de son visage pourtant très joli et ne voyait plus que ses jambes. Son désir oculaire l'asphyxiait. Ses mains étaient paralysées, sans emploi. Il n'aurait même pas osé toucher les courbes des jambes, de crainte de briser la perfection de leurs lignes. Il n'était pas amoureux charnel, mais amou-

reux oculaire. Il restait immobile, pétrifié, comme si ses deux yeux, leurs muscles et les deux nerfs optiques avaient absorbé tout l'oxygène de son corps, synthétisé les protéines à vitesse accélérée et englouti tous les nutriments, comme s'il n'était resté que des résidus de molécules aux autres organes. Dans son cerveau, seules les régions de traitement du signal visuel auraient paru actives en IRM. Quand il abordait Jeanne de dos sans l'avoir reconnue encore et qu'il voyait ses jambes nues, absolues, il était stupéfait, bouleversé comme s'il avait rencontré un être irréel. Puis il voyait le visage de Jeanne et était rassuré. Quand Jeanne parfois portait un pantalon, il regrettait de n'avoir pas pris un jour de congé de récupération.

Jeanne se savait très belle et en tirait un orgueil que Vincent lisait sur son visage. Parfois il la remarquait qui observait son reflet dans les fenêtres des coursives et rectifiait ensuite ses cheveux ou les plis de ses habits. Parce qu'il n'estimait pas cette coquetterie, il ne hissait pas Jeanne au plus haut niveau de la beauté de la femme, celui de la femme originelle, Pandore, vénérée des dieux et des déesses. Qu'importait pour lui, puisqu'il plaçait la beauté ultime de Jeanne dans ses jambes et que le spectacle de ses jambes le comblait. La vanité de Jeanne empêchait Vincent de tomber amoureux d'elle, mais il était tout à fait amoureux de ses jambes.

Lorsque Vincent était arrivé dans l'entreprise, deux ans avant Jeanne, il avait fait la connaissance de

Jules, avec qui il partageait le même bureau. Ils travaillaient sur des projets différents, si bien qu'ils eurent souvent l'occasion de parler d'autre chose que des tâches quotidiennes, sympathisèrent, se découvrirent un humour complice, des valeurs communes sur l'entreprise et le monde, partagèrent leurs confidences sur les collègues et les chefs. Plus que de formels collègues, ils devinrent compagnons de travail et leur complicité grandissante les prédisposa à devenir amis.

Jules était ingénieur beau gosse. Blond, élancé, athlétique, le sourire aux lèvres, la voix agréable, il était l'Apollon de l'entreprise. Il avait le sens social : la repartie facile, le bon mot pour chacun et chacune, la plaisanterie courte et de bon goût, l'humour domestiqué, l'éloquence légère. Sa spiritualité superficielle plaisait à tout le monde. Jules était beau parleur avec tous et toutes. Il avait le rire séducteur et conquérant. Vincent aimait chez Jules son authenticité, qui révélait une beauté morale cachée, protégée du monde extérieur. Ainsi allait le microcosme travailleur de leur entreprise, mondain, dissimulé, médissant, amoureux.

Jules n'avait pas la fulgurance visuelle de Vincent, si bien qu'il ne remarqua la belle jeune Jeanne que lorsqu'il la rencontra six mois après son arrivée, au cours d'un pot organisé par la hiérarchie pour fêter la signature d'un gros contrat. Placé aux premières loges, Vincent assista médusé, désarmé et passif à l'opération de séduction méthodique autour